
M A N U S C R I T

T'AS BOUGÉ
Requiem pour un enfant sage

de Franz Xaver Kroetz

Traduit de l'allemand par Pascal Paul-Harang & Mikaël Serre

cote : ALL08D723

Date/année d'écriture de la pièce : 2004
Date/année de traduction de la pièce : 2007

Rotbuch Verlag, Berlin
L'Arche éditeur, Paris

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

[1]
T'AS
BOUG
É
Requiem pour un enfant sage

C'est le crime de Burbach¹,
à la brasserie ToscaKlause,
qui m'a amené à écrire cette pièce.
Personnages et situations
sont purement fictifs.

N.B. : les nombres indiqués entre crochets renvoient à la pagination du tapuscrit de l'auteur.

¹ Localité de la banlieue de Saarbruck, non loin de la frontière française.

[2]

PERSONNAGES

L'enfant : Pascal

Le personnel : Wally et Elfi (la mère de Pascal)

Les clients (chœur et solos) : Kurt, Bernd, Dieter, Roland et Otto

LIEU

Un café de la gare, province ; bruits de gare

Salle d'un café délabré ; comptoir neuf en matière plastique, il est clair et brillant, le reste est sombre, repoussant, tables carrées, deux chaises à chacune d'elles. Nappes à carreaux. Sur toutes les tables une corbeille à pain tapissée d'une serviette avec des carreaux différents, le pot de moutarde, le sel et le poivre, les sous-bocks en carton. Des rideaux à carreaux qui sont encore ouverts, une télévision au-dessus du comptoir sur un bras métallique comme dans les chambres d'hôpital pour ne pas perdre de place, le café est globalement sombre, la lumière tombe d'en haut tamisée par les fenêtres, à l'intérieur des plafonniers bon marché avec une mauvaise lumière au néon. Il y a une desserte pour la vente au-dehors mais elle est fermée. Des casiers à bière sont posés dessus, le sol est recouvert de lino imitation parquet. Le sol lui-même n'est pas plan, à côté du comptoir sous la télévision une porte avec un panneau portant l'inscription WC et un autre avec une flèche indiquant DAMES. Devant la porte d'entrée barricadée un rideau à carreaux avec des franges sur une tringle ronde.

Sous les petites fenêtres aux allures de meurtrières qu'on aperçoit en partie sur le pourtour de la salle sont encastrés les radiateurs d'un chauffage central plus très moderne. Au lever de rideau, Wally va d'un radiateur à l'autre et tourne le bouton sur « chaud ». Il y a quatre radiateurs sous les fenêtres. Deux d'entre elles sont fermées, une autre est ouverte pour aérer, l'autre enfin ne peut être ouverte car elle est obturée par un mur.

Les tables sont disposées en cercle – comme sur un manège pour enfants. Elles peuvent tourner tout autour sur des rails invisibles, au milieu – là où se trouve habituellement le limonaire – le comptoir, les toilettes, la télé, la desserte etc. Ce « milieu » est très dense, hermétique, condensé, massif, lorsqu'une table se trouve derrière lui le public ne peut pas la voir, aussi ce point peut-il servir pour les entrées et sorties de scène. Tout est d'une densité cauchemardesque, non réaliste, un mélange de bistro et de manège !

Wally porte une parka vert olive. Elle a froid, la nuit le chauffage est coupé pour faire des économies, Wally souffre de la hanche, elle a mal. Alors ses mouvements sont claudicants et chaloupés, quand elle va d'un radiateur à l'autre ça fait un de ces

ballets. Et puis faut qu'elle se baisse et qu'elle fourre la main dans les enfoncements pour attraper et tourner le bouton, à un moment elle trébuche sur une chaise, elle se relève difficilement. Elle se dirige vers la fenêtre ouverte et veut prendre un peu l'air mais elle la referme avant, elle ferme les rideaux de la fenêtre aveugle. Les autres restent ouverts, elle retourne au comptoir en claudiquant et prend deux grands sacs en plastique pour l'opération suivante, à chaque table, il y en a quatre, elle balance fourre, quand il y en a, les vieux bretzels dans l'un des sacs en plastique et en prend des frais dans l'autre sac et en garnit ainsi la corbeille à pain qu'elle recouvre. Elle fait tout cela avec une grande tension, elle parvient à accomplir une tâche qu'elle a sans doute accomplie de très nombreuses fois mais au prix d'un grand [3] effort.

Wally a dans les 45 ans. Elle est sans finesse, dure, blafarde. En mauvaise santé : sur le front, à la naissance du cuir chevelu, elle a une grande cicatrice, là pas un cheveu qui pousse, là elle est chauve, mais normalement c'est caché par sa coiffure. Si à cause d'une chute, ou pour tout autre raison, la coiffure bouge et qu'on voit la cicatrice, ça l'affole et elle se remet les cheveux en place avec une telle violence qu'on pourrait croire qu'elle se donne des gifles, quand elle parle, c'est vite et à voix basse.

Elfi est assise à la table à côté du comptoir. Elle fait plus vieille que son âge, peut-être 25 ans. Extérieurement, elle est défigurée par un bec-de-lièvre mal opéré, elle parle avec difficulté mais Elfi le sait et elle fait des efforts pour se corriger. Elle est bien coiffée, coupe moderne, des vêtements un peu provocants, elle a mauvais goût mais elle est soignée, ça veut dire les ongles faits, maquillée et parfumée, elle veut faire impression, compenser sa tare.

Bernd, Dieter, Otto, Kurt et Roland – quand ils sont là – sont comme rivés à leur chaise, comme des sorcière. De la gravure sur bois, pas de psychologie. Ils n'ont pas d'« ailleurs », ça n'existe pas, ils appartiennent à cette brasserie, ils habitent sur ces chaises, ils n'ont rien d'autre : ce sont des créatures de train fantôme échappées sur le manège pour enfants. Ce qu'ils disent n'est pas vrai, ils mentent ou bien s'inventent une excuse après l'autre, mais c'est un processus atroce, misérable et pénible. Leurs mensonges les détruisent, ils picolent, beuglent, chialent, des types dégueulasses de désespoir qui se détruisent de plus en plus à vouloir dire le vrai ou le faux pour le vrai, quand le manège tourne plus vite, ils flottent comme des épouvantails.

Ils ne parlent pas en crânant. Même lorsqu'ils parlent en chœur (je propose de couper si ça devait paraître un peu trop accusateur), c'est à voix basse, d'un ton de conversation privée, de façon étriquée. Lorsqu'ils parlent en chœur, ils portent des masques d'enfant.

Ce qu'ils disent est suffisamment grave, ils jouent toujours deux personnages, eux-mêmes et Pascal, se donnant l'un l'autre la réplique. C'est quelquefois bien gentil, maladroit peut-être, mais la plupart du temps c'est répugnant, impudique, pénible. Plus c'est à voix basse, plus c'est pénible, plus ça réclame quelque chose, plus c'est impudique, plus c'est maladroit, plus c'est répugnant, et ce n'est pas vrai, chacun invente " son " Pascal à son avantage. Parfois seulement ils dérapent, quelque chose leur échappe, la somme de toutes les réponses ne rend AUCUN portrait de Pascal. Peut-être une réalité se révèle-t-elle. Leur réalité d'une sexualité infantile et encore